

Marc-Henri en Provence : les Baux

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 4

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225089>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bert, sur la pointe des pieds, s'agrippa à la targe glacée... rien à faire !

— Allons ouste !

Un grand souffle fit balancer la scie, suspendue à un clou, là-haut.

— Brrr ! Dépêchons-nous !

Robert riait de voir ses cheveux ébouriffés lui boucher les yeux. Il courut vers la barrière renversée :

— Tu vois, maman, des gonfles !

Depuis quatre jours qu'elle soufflait, s'arrêtait deux secondes, repartait à pleins poumons, tordait les arbres raidis par le froid, plaquait en gifles brutales les volets aux façades... la bise noire ! Les murs, de temps en temps, craquaient. Et, dans une courte accalmie, quelque chose grinçait, derrière la maison : un petit cri bref qui revenait régulièrement.

Ah ! ce qu'il s'amusa, à courir dans les gonfles, le petit Robert ! Ramant des bras dans la rafale, il jouait au corbeau noir luttant contre le vent.

Mais la maman le rappelait :

— Allons, Robert, rentrons vite !

— Oh ! voilà papa !

Et il se lança à sa rencontre, s'engouffra dans sa pélerine qui se referma sur lui.

Ils se raclèrent les pieds à cause de la neige qui fait de si vilaines taches !

— Ça ne te dirait rien, hein Robert, de monter au Chalet-à-Gobet, une barre de fer entre les dents ! Allons vite dîner !

Pendant le dîner, il fallut que le père sortit recrocher un volet.

— Quelle bise d'enfer ! Ce matin une cheminée est venue en bas, à la Cité. Quand on pense aux agents obligés de faire leur service par des temps pareils, ça vous donne froid dans le dos ! Le grand-père appelait ça : une bise à décorner les bœufs !

Robert est resté sa cuillère en l'air... Une bise à décorner les bœufs ! Il se représentait les énormes animaux, luttant à coups de cornes contre la tempête. Turtant dans le vide ! Et la bise enragée leur arrachant les cornes comme des branches mortes, et les enlevant dans un tourbillon de neige ! Et quand le père repartait au travail, le petit Robert en l'embrassant, lui glissa à l'oreille :

— Dis, papa, si tu trouves une corne de vaçe, tu me l'apporteras !

Benj. Guex.

Marc-Henri en Provence

LES BAUX

AU delà de Maillane s'étend une grande région de cultures maraîchères. Dans une terre limoneuse, les choux-fleurs sont alignés comme des soldats à l'exercice. Vigoureux et robustes, ils recherchent le soleil, tandis que leur pied plonge dans un sol fertile. Les espaces de terrain réservés aux cultures ont été entourés de palissades de roseaux, à cause du mistral, et des canaux d'irrigation amènent l'eau en abondance.

— Heureux pays ! s'écrie Marc-Henri. Décidément ces Provençaux savent se donner du bon temps. Sans se fatiguer le moins du monde, ils cultivent de beaux légumes qui leur rapportent des tas de billets de banque. Ah ! ce n'est pas eux qui se dépendent les bras en portant, toute la sainte journée, des arrosoirs remplis jusqu'au fin bord. J'ai toujours dit que les Helvètes savaient ce qu'ils faisaient le jour où ils ont décidé de quitter leurs glaciers pour venir dans ce pays de Cocagne.

— Tu pourrais ajouter, fait Jules au Sapeur, que ça ne leur a guère réussi !

Cependant l'automobile quitte la région des « plantages » pour traverser des prairies brûlées de soleil et coupées de jolis boqueteaux. Puis, tout à coup, nous apercevons, au détour du chemin, des champs de pétunias et de pois de senteur en pleine floraison.

François du Crétêt écarquille les yeux. Lui qui est si fier de ses plates-bandes où croissent, à profusion, gueules de loup, ceilletons et giroflées,

ne comprend pas qu'on puisse perdre autant de terrain pour des fleurs qui, dans quelques jours, sécheront sur pied comme une graminée quelconque.

Il fait part de son étonnement au chauffeur, lequel répond :

— C'est pour récolter la graine.

— Et qu'en font-ils ?

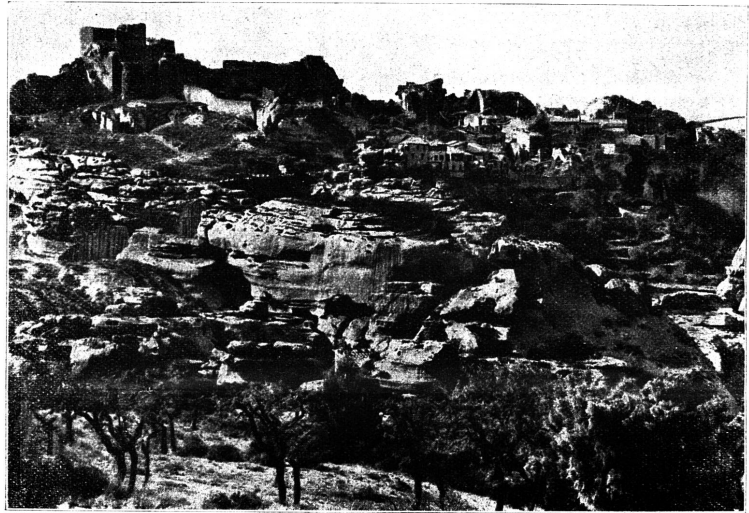
— Eh bien, quoi, ils la vendent !

— Quand je te disais, reprend Marc-Henri, que les gens de par là sont des malins qui savent faire argent de tout, sans trop se donner de peine. Pense-te voir si, au lieu de nous éreinter à faucher nos foins et nos regains, à lier nos gerbes de blé avant l'orage et à traire nos vaches matin et soir, nous nous mettions à cultiver des fleurs qui n'ont rien d'autre à faire qu'à s'épanouir sous le soleil du bon Dieu, comme la vie serait facile !

— Oui, oui, conclut Jules au Sapeur, philosophe, chaque pays a ses coutumes et son climat, pas vrai François ?

Ce dernier, qui somnole déjà au fond de la voiture, répond d'une voix lointaine :

— Oh ! ça, c'est une affaire en règle.



LES BAUX — VILLE et CHATEAU, vus de Costapera. Au premier plan, les Portalets.

* *

Maintenant nous arrivons au pied des Alpilles. Une jolie route en lacets s'insinue dans un petit vallon bordé de roches brisées. De temps à autre, il y a une prairie plantée d'oliviers et d'amandiers. Puis, de nouveau, l'espace se resserre et le paysage devient plus sauvage. A mesure que l'on monte, la végétation diminue et le désert de pierres apparaît.

Jules au Sapeur jette un coup d'œil morne autour de lui. Partout c'est la solitude ; aussi loin que le regard s'étend, il n'y a rien, rien de rien, pas la plus petite auberge à l'horizon. Seul, le bruit du moteur anime ces solitudes. François du Crétêt est parti pour le pays des rêves et Marc-Henri, pour se donner une contenance, allume un gros cigare.

A mesure que nous montons, nous voyons apparaître un énorme rocher, nu, abrupt, aux formes fantastiques. Il grandit à vue d'œil, il semble vouloir nous écraser et fermer toutes les issues. Cependant, grâce au dernier lacet, nous parvenons à contourner cette masse énorme et le paysage change brusquement d'aspect.

Le col franchi, nous roulons dans un dédale de pierres entassées les unes sur les autres. Sommes-nous dans les régions dévastées par la guerre ou bien dans les ruines d'une cité antique ? La route décrit une courbe gracieuse et, dans le lointain, accrochées aux derniers contreforts de la montagne, de pittoresques maisons apparaissent. On dirait qu'elles ont été taillées dans le rocher et entassées les unes sur les autres.

— Où sommes-nous ? demande François qui se réveille brusquement.

La main tendue en avant, le chauffeur lui répond :

— En haut, sur la crête, ce sont les Baux et, à gauche, voici le Val d'Enfer !

François, qui a sans doute fait un mauvais rêve, s'écrie :

— Alors, vous nous menez en enfer à présent. Il ne manquait plus que ça !

Goguenard, Marc-Henri ajoute :

— Tu n'y seras pas plus mal que chez toi !

Il n'avait pas achevé sa phrase que la voiture s'arrêta brusquement en face de l'Hôtel de la Reine Jeanne, le mieux achalandé de l'endroit.

A peine avions-nous mis pied à terre que deux ou trois guides nous offraient leurs services, promettant monts et merveilles. Marc-Henri les éloigna d'un geste en leur déclarant :

— C'est bon, c'est bon. On verra voir plus tard. Pour le moment on a soif !

Ces propos furent dits avec tellement d'auto-rité que les guides s'éloignèrent, attendant une occasion plus favorable.

Dans la petite salle à boire de la Reine Jeanne, nous avons bu une bouteille de « Château-Neuf-du-Pape » qui a réconcilié François avec l'Enfer

dans lequel il va passer une heure ou deux. Le chauffeur lui-même, habitué aux vins généreux de son pays, s'est déclaré enchanté de la promenade et de la « fine goutte » que nous lui avons offerte. A la première bouteille succéda une seconde ; et la troisième aurait sans doute fait son apparition si Marc-Henri ne s'y était pas énergiquement opposé.

— Il s'agit de visiter le village, a-t-il déclaré. On n'est pas venu jusque-là pour rester dans une pinte.

Il se leva le premier et sortit. Nous l'avons tous suivi, même Jules au Sapeur qui s'appretait à faire « schmoltz » avec le chauffeur, en vidant son verre et en allumant un bout de Grand-son qu'il trouva excellent.

* *

Dans la Grand'Rue, étroite comme une venelle du moyen âge, nous nous sommes acheminés à la queue leu leu, admirant les vieilles maisons construites, en partie, dans les rochers. Ici et là, une porte originale, une fenêtre à meneaux, un pavillon et une tourelle attirent nos regards.

Tandis que François s'extasiait devant la fenêtre de l'Hôtel de Manville — laquelle porte encore la devise « Post tenebras lux » — Marc-Henri affirma qu'il fallait sortir de ce quartier de vieilles baraques pour apercevoir la vue. Arrivés sur la place de « Lauze », nous avons obliqué à droite et gravi la pente qui conduit à l'esplanade de l'église.

— On se dirait au Mont de Baulmes, s'écrie notre syndic. Il ne manque, ma foi, que le lac et la verdure.

Au fond c'est le Val d'Enfer, avec son dédale

de pierres entassées puis, à nos pieds, quelques maisons entourées de champs en culture. Une petite vendeuse, les bras chargés de « souvenirs du pays » veut bien nous donner quelques explications. Elle nous montre, au premier plan, le moulin qui porte encore le nom de « Maître Cornille » — ce qui fait tressaillir de joie notre ami François du Crêt. Maintenant son doigt désigne une maison qui s'appelle encore « Aux rendez-vous d'amour des princes des Baux ». Ses explications embarrassées furent coupées par le rire sonore de Marc-Henri :

— Ces tonnerres de Méridionaux, il n'y en a point comme eux. C'est bien le cas de dire : « Poison de souleil ! ».



LES BAUX — Un coin du Vieux Village.

Nous avons encore appris que ce joli vallon avait servi de cadre au film « Mireille » tiré du beau poème de Frédéric Mistral. Et encore que les seigneurs des Baux étaient de grands batailleurs qui portèrent la guerre très loin, jusqu'en Espagne. Et enfin que la reine Jeanne et le roi René... Mais tout cela est bien trop long à raconter. Allez-y voir, ça vaudra mieux !

Nous avons remercié notre vendeuse en lui achetant une quantité d'objets inutiles. Pour sa part, Marc-Henri s'est offert un plat de faïence qui porte cette inscription :

*A la table et au lit,
Tout rit quand j'y suis !*

La voiture nous attend. Encore un dernier regard à cette pittoresque bourgade et nous filons, à bonne allure, vers la ville d'Arles en traversant de vastes champs d'oliviers.

Jean des Sapins.



MARCHE!... ON TE SUIVRA !

Foularoud se tint parole à lui-même. Il planta six pieux au travers de son chemin. Et le lendemain, qui était un dimanche, sachant bien que Tintinet en promenade passerait par là, il attendit patiemment, couché sous un frêne. Le ciel était bleu. Les merles sifflaient dans le feuillage tendre des arbres. L'été semait des fleurs et la joie de la beauté se mêlait à la mélancolie de ce qui fuit.

Enfin Tintinet parut. Les mains au dos, il marchait lentement. De loin, déjà, ses traits se détachaient nettement sur sa figure sèche. En le voyant si sûr de lui, tout caché qu'il fût, Foularoud se sentit petit, tout petit. Il comprit obscurément qu'une force incroyable habitait sous le front carré de son adversaire... Soudain, la face pâle de Tintinet eut un tressaillement léger : il avait vu la barricade. Alors, provoquant, un rire de contentement au fond des yeux, Foularoud se leva, cherchant des mots. Mais Tintinet le prévint avec un grand calme :

— Alors, tu me bouches le passage?... Connais-tu la loi?... Sais-tu ce que c'est qu'une servitude?... Mon grand-père passait déjà par ce chemin...

Furieux, Foularoud répondit :

— Et quand tu lances la Nizence contre les terres des voisins, connais-tu la loi?... Et quand tu déplaces les pieux des barrières pour gagner du terrain?... Hein?... Penses-tu que les gens n'en causent pas?... Seulement, ils n'osent pas te le servir en face !... Moi, je clôture mon pré comme je l'entends. Et si cela me chantait d'y construire un mur de cent mètres de haut, ce n'est toujours pas à toi que je demanderais la permission !...

César s'entendait à poser les discussions sur un terrain solide :

— Il ne s'agit pas de permission, mais de droit !

A ce mot, Foularoud vit rouge :

— Un droit !... Et couper les noisetiers du voisin, est-ce un droit?... Débrouille-toi, après tout ! Est-ce que je suis forcé de fournir des routes à tous les voleurs du canton ?...

Tintinet subit l'injure sans broncher. D'abord, il n'y avait pas de témoin. Et puis, une parole d'ivrogne, est-ce que ça compte !... Il se tut donc, assez longtemps. Puis, soudain, les yeux dans les yeux :

— Veux-tu me vendre ton pré ?...

— Mon pré ?...

A ce coup d'audace, un étonnement, une stupeur bouleversa la face de Foularoud.

— Oui, ton pré... Il fait suite au mien... Egalement, tu n'as plus que deux vaches. Vendre l'herbe, ça ne rapporte rien... Moi, je paierai ce qu'il faudra, ric rac, sur la table... Que demandes-tu ?...

Ils étaient immobiles, tous deux, très près l'un de l'autre. L'œil de César, si froid d'ordinaire, luisait de convoitise ; son nez tranchant, son menton glabre étaient tendus en avant vers le pré ensoleillé dont la pensée le tourmentait jour et nuit. L'ivrogne balbutiait, hésitait. Mais cette hésitation provenait d'une colère trop concentrée pour qu'il lui fût possible de s'exprimer sur le champ en paroles.

— Mon pré ?... Mon pré ?... Vendre le pré de Foularoud à un Tintinet !... Crois-tu que je ne me souviens pas que ton père a ruiné le mien ?... Grande canaille !... Je donnerai plutôt ma peau que de vendre mon pré !...

— C'est ton dernier mot ?... fit Tintinet, sans changer de ton.

— Le fin dernier !

— Bon !... Comme tu voudras... Mais pour ce qui est de passer sur ce chemin, j'y passerai... C'est un droit acquis... Ces pieux, il te faudra les enlever.

Foularoud se découpait en silhouette sur le paysage lumineux. Les poings en l'air, agitant convulsivement les lèvres, il oracha plus qu'il ne dit :

— Brigand !... Si tu touches à un de ces pieux, je te traîne devant le juge !

Tintinet hocha la tête avec un air de renard instruit dans toutes les ruses, familiarisé avec tous les secrets des broussailles :

— Marche !... On te suivra !...

* *

Les foins mûrissent. Les épis des herbes se courbent d'une poussière fine. Et quand un oiseau les heurtait de l'aile, cette poussière montait en nuages d'or. Le soir, assis devant les maisons, des hommes amicalement le tranchant des faux. Le ciel était pur des Alpes au Jura. Et la Louise elle-même s'égarait devant le luxe de rayons qui

riaient aux fenêtres. Tout en préparant son café, dans la cuisine silencieuse, elle chantait de la voix fausse de celles qui ont trop peiné. Etonné, le chat la regardait.

— Ça t'amuse, Clairrette ?... questionnait-elle alors.

L'exactitude est la loi de ceux qui aiment l'argent. A cinq heures, Tintinet poussait la porte de son écurie. Bientôt, le lait vibrait dans le seillon. bercé par cette mélodie, César songeait à Prazbioud.

— Laissons seulement Foularoud boire encore un an ou deux, et son pré me viendra, songeait-il. Car il faut de l'argent pour payer les dettes d'auberge... Et puis, on trouvera bien le moyen de hâter l'événement. On en a déjà roulé de plus malins. Le tout est d'attendre le moment !...

Au même instant, Foularoud, dans sa grange misérable, inspectait le tranchant de sa faux. Le lendemain, à l'aube, deux de ses camarades de bamboche devaient l'accompagner sur Prazbioud. Ah ! la griserie du faucheur avançant en pleine gloire estivale, à tout petits pas, terrorisant le monde des grillons, couchant à ses pieds, en vagues parfumées, des flots de fleurs !

A suivre.) Benj. Vallotton.

Entre artistes. — Penses-tu que mon tableau met bien en relief les horreurs de la guerre ?

— Oh, oui ! c'est la peinture la plus horrible que j'ai jamais vue.

LA FOLLE NUIT AU METROPOLE. — Voici un chef-d'œuvre de l'esprit français. Conte galant certes, mais avec quelle délicatesse et quel art ! De la belle humeur saine et franche, de la jeunesse, de l'amour, une musique délicieuse, telle est cette Folle Nuit, qui eut des milliers de représentations au Théâtre et qui, aujourd'hui, par les ressources nouvelles de l'écran parlant, est devenu un divertissement filmé d'une forme inattendue, qui en fait le plus charmant des spectacles.

Dès vendredi 27 janvier au Métropole. T. 32.222.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne